

Eaux profondes

Suzanne Robert

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15055ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, S. (1992). Eaux profondes. *Moebius*, (54-55), 95–100.

EAUX PROFONDES

Suzanne Robert

Il y avait un lac — en fait, cela ressemblait plutôt à une sorte d'étang peu profond, circulaire — où plongeait le reflet vert passé de mélèzes énormes, duveteux comme dans un Corot. À l'est, la rive rocheuse surmontée de pins gris et parsemée de kalmias s'entrouvrait pour laisser couler le ruisseau qui nourrissait l'étang; il était bordé de troncs moussus, d'aulnes, de champignons, de parfums moites et venait du fond de la pessière dense. À l'ouest un marécage, où affleurait une litière de nénuphars jaunes, abritait à l'occasion un héron ou un butor, ou même parfois quelques canards colorés. Je me souviens de cet endroit comme d'une sorte de paradis bucolique au cœur d'une région au climat pourtant rude. C'était à quelques kilomètres de Laverlochère, lieu de ma naissance, où mon père avait d'abord été forgeron, puis garagiste. Depuis toujours, il rêvait d'un chalet d'été au bord d'un petit plan d'eau que le soleil réchaufferait rapidement pour la baignade. Et un jour, il avait trouvé exactement ce qu'il cherchait : un bel étang, un quai de cèdre, une maison de bois, un coin de terre pour le jardin et une verchère pour la pêche et les promenades... Nous y allions tous les étés, jusqu'au dernier, jusqu'à celui de 1944.

Je me souviens très bien des grandes vacances de cette année-là. J'avais quinze ans. Il faisait très chaud; les champs crépitaient sous les vents secs d'après-midi et les bourdons se gavaient du nectar des géraniums en pots dont ma mère avait décoré la terrasse de bois. Même les rares jours de pluie étaient clairs et pleins d'un charme particulier, d'une sorte de luminosité champêtre. Nous avions pris l'habitude de manger tous les soirs sur la véranda devant l'étang coloré de rose au soleil couchant. La grive solitaire lentement commençait alors à moduler dans l'épaisseur de la forêt son chant flûté, sonore, soulevant la voûte céleste dans les volutes de sa mélodie. Sur un ciel pur, qui ne devenait jamais tout à fait noir dans cette nuit du Nord, on voyait tout à coup passer la silhouette des chauves-souris très bas sur l'horizon, en même temps que montait dans l'air fraîchi le cri strident et monocorde des engoulevants fonçant dans des nuages d'insectes minuscules regroupés comme des poissons en bancs. Et bientôt là-haut, au-dessus de la maison, de la forêt opaque et du creuset de l'étang, très au-dessus de moi étendu sur le quai pour mieux les voir, naissaient les constellations, brillant dans l'ampleur du bleu lumineux de ces nuits d'été nordique sans pareil dans les contrées méridionales.

Les dimanches d'été, maman recevait ses sœurs au chalet. Du fond de ma mémoire, je retrouve tout de ce dernier dimanche-là, en juillet 44. Comme à l'habitude, mon père était descendu à Fabre près du lac Témiscamingue (les «Eaux profondes», dans la langue des Algonquins) pour chercher mes tantes qui y habitaient et les ramener chez nous. Je revois encore la Chevrolet noire remontant le chemin chaud et poussiéreux dans l'air parfumé par les fleurs sauvages; au passage de la voiture, les épilobes courbaient leur long cou de cygne au bord de la route. Je me souviens du corsage rigide et noir de l'austère Eugénie, la tante aînée; du tablier de coton clair de maman attendant sur le perron de bois, un grand sourire sur ses lèvres; des cheveux roux de mon père bouclant sur son col qu'il avait détaché à cause de la chaleur; et enfin, surtout, de tante Greta dont j'étais amoureux. Je me rappelle sa finesse, sa fébrilité, sa beauté translucide, son visage «à la Botticelli»

dirais-je sans doute aujourd'hui. Quand elle passait sa délicate main blanche sur ma joue et murmurait : «Bonjour mon garçon. Comment vas-tu?», j'avais l'âme chavirée et le corps frémissant.

Benjamine d'une famille nombreuse, Greta n'avait que vingt ans. Son prénom lui venait de la passion de ma grand-mère pour Greta Garbo. Tante Greta était née en 1924, année du premier film de la grande actrice; cela s'appelait *Gösta Berling's Saga* et grand-mère l'avait vu plusieurs fois lors d'un voyage en ville, quelques mois avant d'accoucher. J'ignore s'il y avait, entre ma tante et Garbo, plus qu'une simple similitude de nom mais, après les événements du dernier dimanche, j'ai imaginé une similarité de caractère et façonné celui de Garbo à l'image de celui de tante Greta. Je n'aimais rien de mieux que ces dimanches-là où je la voyais enfin arriver chez nous, les yeux fiévreux, brillants, les doigts glacés, un camée délicat sur le col de sa robe d'été. En route, elle avait demandé à mon père de garer la voiture le long d'un champ, malgré les protestations de tante Eugénie; près d'une clôture de pâturage, elle avait cueilli des achillées blanches et des épervières orangées et nous rapportait un grand bouquet pour la table du soir. Ce jour-là, le dernier dimanche, je l'avais amenée en barque sur l'étang tranquille. Sa main posée sur le rebord de la verchère effleurait l'eau tiède qu'elle regardait mélancoliquement. Je l'aimais; je croyais qu'elle avait confiance en moi et que ma présence la consolait un peu de sa constante amertume. Elle semblait toujours manquer de quelque chose ou chercher je ne sais quoi d'abstrait et d'inatteignable, ou bien implorer une indéfinissable divinité de la conserver vivante. Sa solitude silencieuse ne me semblait pas l'apanage de la sagesse. Au contraire, tante Greta paraissait toujours déployer des efforts inouïs pour rester calme; parfois, sa douceur devenait exagérée et sa réserve, pour exercée qu'elle fût, faisait penser à la retenue obligée d'un animal de cirque obéissant. La promenade en verchère, ce jour-là, avait été la plus bouleversante de toutes : tante Greta n'avait pas prononcé une seule parole et, bien sûr, j'avais interprété ce silence comme la marque ultime de sa considération pour moi. Quand, plus tard, je me suis baigné

dans l'étang, elle s'est assise sur une chaise longue sur le quai et, il me semble, s'est un peu assoupie.

Parfois, flottant paresseusement sur le petit lac, je me serais cru aux frontières du monde; je fermais les yeux pour mieux entendre le bruissement du vent dans le velours des mélèzes, ou le chant de quelque huard égaré; j'imaginai de grands nuages noirs charroyés par l'orage au-dessus de l'eau, la transformant en un gouffre rond et sombre, œil creux et luisant que crevait tout à coup un balbuzard pour en extirper un poisson irisé, iris écailleux de l'étang emporté vers le ciel; je me rappelais les vapeurs du matin, en juin, que traversait le vol lourd des corbeaux ou le cri fatidique et déchirant des geais bleus; et je voyais le regard azuré de tante Greta miroité par l'onde. La vie, alors, bien que j'aie été un garçon plutôt triste et secret, me paraissait sauvage et limpide, presque heureuse, et j'oubliais les murs du collège et la souffrance d'être jeune. Quand je plongeais dans l'étang lumineux comme un phare au cœur de l'après-midi humide, je pensais qu'aucune autre vie ne pouvait être mienne que celle-là, maintenant, dans la chaude niche de l'été du Nord entre ma mère Anna, la forêt impénétrable, le jardin de mon père et les cheveux dorés de Greta sommeillant sur sa chaise longue juste avant la tombée du jour, dans le vent doux chargé de la moiteur de l'eau et des feuillages.

Je me souviens. Ce soir-là, nous avons terminé le repas assez tôt. Il restait un peu de gâteau renversé aux framboises dans l'assiette mauve. Au-dessus des grands mélèzes échelonnés, le soleil commençait à peine à décliner et le chant de la grive solitaire s'élevait de concert avec la fraîcheur montant du sol spongieux des bois. Je ne quittais pas Greta des yeux. Elle écoutait mon père raconter, comme toujours, quelque histoire loufoque au sujet d'un client du garage ou bien un souvenir de jeunesse. Elle ne quittait pas mon père des yeux, ainsi qu'elle le faisait toujours quand il parlait. C'était un conteur passionnant; ses récits ne comportaient jamais de finale moralisante, je dirais même que la plupart du temps, ils ne se terminaient pas et restaient suspendus sur un détail ou sur une digression; c'était bien davantage le trajet erratique du déroulement qui faisait les délices de nos soirées d'été plutôt que l'histoire elle-même. Il me

semble toutefois, avec le recul, que ce dimanche-là mon père avait été moins loquace qu'à l'accoutumée; ou peut-être ai-je imaginé cela après coup pour me faire croire qu'avec un peu d'attention et d'intuition, je serais arrivé à prévenir le drame. Quoi qu'il en soit, tante Greta ne quitta pas mon père des yeux. Le repas terminé, elle partit en promenade avec lui, ce qui n'avait rien de bien exceptionnel, pendant que j'aidais ma mère et ma tante Eugénie à desservir. Elles ont commencé toutes deux à faire la vaisselle, alors qu'au salon je préparais la table et les cartes pour la traditionnelle partie de canasta du dimanche soir. Tout était calme et coutumier, immobile, serein. Puis, dans un moment de silence absolu, un coup de feu résonna dans l'espace sidéral. Un second suivit rapidement le premier.

Tout, même après tant d'années, tout reste présent encore dans ma mémoire. La barque, le pistolet, la lettre. Je vois la verchère amarrée à son taquet près du quai, comme une chèvre captive. À quelque distance de la rive flotte le corps de mon père, un trou à l'abdomen. Dans la barque gît le corps de Greta, le torse à demi renversé sur le rebord, une plaie béante à la tempe; dans une main, elle tient un pistolet; dans l'autre, une lettre. Je cours; je m'approche d'elle. Son visage a, pour ainsi dire, disparu. Il n'y a, à la place, que du sang. Je me penche; je ne sais pas pourquoi je prends la lettre au lieu de faire quoi que ce soit d'autre. J'essaie de lire. Mais une sorte d'hébétude m'empêche de bien voir les mots, de les détacher les uns des autres, de reconnaître tout de suite l'écriture de papa. Pendant longtemps, je reste là, absent. Puis j'entends un cri; non, un hurlement qui fait trembler tout l'étang, il me semble; et enfin, des sanglots : la voix de ma mère déchire et emplît d'une plainte insupportable la nature subitement silencieuse. Tante Eugénie est là, à côté de maman; elle ne dit rien. Soudainement privée de l'usage de la parole, elle restera muette jusqu'à la fin de ses jours. Au sommet des mélèzes dont pas une aiguille ne bouge dans le soir chavirant, un corbeau joint bientôt ses croassements lugubres aux gémissements de ma mère. J'ignore combien de temps nous passons ainsi, et qui a fait venir les policiers. Le médecin du village, dépêché sur les lieux, a donné une injection à ma mère et un médicament à tante Eugénie; puis,

il nous a ramenés chez nous, à Laverlochère. À l'automne, maman a tout vendu. Elle est allée habiter avec sa sœur muette à Fabre et moi, je suis retourné au collège.

Toutes les hypothèses concernant ce dimanche-là, je les ai élaborées, considérées et décortiquées sans en oublier aucune, ni même celle voulant que mon père et Greta aient pu être assassinés par une troisième personne. Mais j'ignore tout. Ma mère et Eugénie sont mortes en ayant toujours refusé de s'entretenir du drame avec quiconque. Savaient-elles seulement quelque chose de précis? Et moi, l'amoureux attentif perdu dans ses contemplations, pourquoi n'ai-je jamais rien soupçonné, pressenti ou imaginé?

Aux gens qui, dans le cours normal de l'existence, désiraient savoir si j'avais encore mes parents, j'ai longtemps répondu que mon père était mort à la guerre en Italie, en 44. Puis, comme d'autres me demandaient s'il était inhumé là-bas, j'ai décidé de donner une autre version de sa mort : désormais, je le déclarai *disparu* à la guerre en 44. Voilà pour mon père. Quant à tante Greta, en amoureux trompé, je n'ai plus jamais parlé d'elle. Et heureusement, depuis quelques années, les dimanches m'indiffèrent enfin.